

Lettre à Michel Beaulieu

Guy Cloutier

Numéro 28, mai-juin 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20771ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cloutier, G. (1987). Lettre à Michel Beaulieu. *Nuit blanche*, (28), 4-4.



par Guy Cloutier

LETTRE À MICHEL BEAULIEU

Voilà quelques semaines, celui qui signe depuis toujours la chronique de littérature québécoise dans ces pages, Guy Cloutier, a fait paraître La cavée aux éditions de l'Hexagone. C'est lors d'un séjour en Corse, en pleine phase de travail sur son roman, qu'il a appris la mort du poète Michel Beaulieu. Le 5 juillet 1985 il écrivait de Muro cette lettre à l'ami disparu.

J'aurais pu te parler de Muro où je suis revenu mettre la dernière main au manuscrit de *La cavée*. J'aurais pu te parler de ce village que tu ne connaîtras jamais, toi qui le souhaitais si vivement. J'ai trouvé à me loger en plein centre du village, au-dessus de la poterie, au dernier étage, et depuis la fenêtre de la pièce où j'ai installé ma table de travail, je peux voir une maison blanche adossée à la montagne. C'est la dernière maison au nord du village, la plus haute, et c'est là que j'ai écrit les premiers chapitres de *La cavée*. J'aurais pu te décrire son toit de tuiles rouges et les oliviers derrière, et les châtaigniers du mont Avazeri et plus haut, sur la gauche, les pierres blanchies par le soleil du Montegrosso que l'œil doit disputer au brouillard de la canicule... Chaque matin, la vue de cette maison me permet d'apprécier la distance qui me sépare de plus en plus de *La cavée*. Bientôt, je le sais, le texte, comme la maison, ne sont plus que des souvenirs d'une vie qui file entre les doigts.

Aujourd'hui, le mont Avazeri est en feu. Derrière l'écran de la fumée dense, on devine parfois des foyers ardents et la danse agitée des flammes



Photo A. M. Guérineau

Michel Beaulieu

autour des arbres tandis qu'un vent du sud-ouest, le libeccio, pousse des rafales de cendres au-dessus du village. La journée serait belle et son silence apaisant, s'il n'y avait pas le crépitement des flammes, le bruit sec des arbres qui éclatent et les vrombissements des Canadair (des Canso 125) qui se succèdent en cercle au-dessus de l'incendie, la carlingue pleine d'eau de mer qu'ils auront été chercher au large de l'Île-Rousse, à la grande joie des enfants réunis sur la place afin d'assister aux délicates manœuvres du remplissage.

Bientôt l'incendie sera maîtrisé et les hommes du village qui seront allés prêter main forte aux sapeurs-pompiers redescendront de la montagne, le torse bombé de fierté. Le vent sera tombé et chacun accueillera le silence du soir comme une paix douce. Seuls quelques martinets poursuivront leurs courses déliantes au-dessus du village. Mais, là-haut, la flamme aura tout léché. Et le désert aura étendu encore davantage son empreinte sur la Corse, véritable fléau qui

s'abat sur ce coin d'éternité et que rien ne paraît pouvoir endiguer.

Demain la lumière renaîtra. Oh! cette lumière qui baigne la Corse, Michel! J'aurais tant souhaité t'en parler! Te parler de sa nudité. De son cristallin. De sa limpidité. Certains jours, on la croirait écorchée vive tellement sa transparence enrobe notre être tout entier. Tantôt terrienne, comme pour apporter une touche de gaieté aux paysages austères de la montagne. Et la lumière se répand alors comme un rire d'enfant au-dessus des blés brûlés des vallées, des verts des chênes-lièges, des châtaigniers, des pins et des oliviers, et des nuances du maquis dans la montagne, l'ocre, le marron, le bleu-noir, parmi des odeurs de thym sauvage, d'arbousier, de myrte et de ciste. Une lumière tantôt marine, voile diaphane tendu au-dessus de la mer, à peine percé par le cri des mouettes dans le bleu trop bleu de la Méditerranée. Une lumière, certains jours, plus vive dans l'eau, parsemant de ses reflets d'argent l'arrondi des vagues. On dirait alors un ciel de nuit. D'autres jours, elle garde ses distances, se tient en rade, se fait lointaine, comme si l'on devait s'avancer à sa rencontre, toujours plus loin, au large, pour en goûter les délicates étreintes. La lumière devient alors un chant et grande la tentation d'y chercher le visage d'une éternité possible, là, dans les flots débordants de l'éteint bleu. Et depuis la montagne jusqu'à la mer, chacun y tremperait ainsi sa coupe tant on dirait que le temps s'est immobilisé ici, dans le ciel corse.

Mais tu ne verras jamais Muro, Michel. Ni sa lumière. Ni les granits, ni les schistes. Ni les oliviers. Jamais.

Mais tu ne liras jamais *La cavée*, Michel.

Tes yeux se sont fermés et la lumière s'est éteinte. Au matin, les livres seront restés ouverts à ton chevet. Sur la table, le cendrier sera encore plein de ces longues cigarettes que tu ne fumais jamais qu'à moitié. ■